Ami du Clergé du 25 juin 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — III. S. Pierre : la fermeté dans la foi, 385. — IV. S. Paul : l'apôtre et le docteur de la perfection, 386.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XLII. *Solennité de S. Pierre :* Son éminente dignité récompense de sa foi, 388.
Panégyrique des SS. Cyrille et Méthode. — Les apôtres des Slaves, 389.
Pour une Distribution de prix. — Le lendemain du collège, 391.
Mois de Marie. — XXI. La vie cachée, 394. — XXII. Les noces de Cana, 396. — XXIII. Durant la vie publique de Jésus, 398.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

III

S. PIERRE : LA FERMETÉ DANS LA FOI

Mes frères,

« L'homme sage, a dit Jésus, a bâti sa maison sur la pierre. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a pas été renversée, car elle était fondée sur la pierre. » (Math., VIII, 24-25).

I. — *S. Pierre, fondement de l'Eglise*

Simon, pêcheur de Galilée, fut discerné par Jésus dès le commencement de sa vie publique et dès l'abord se vit changer son nom, en raison des grandes prérogatives qui l'attendaient : « Désormais tu te nommeras Pierre » (Jo., I, 42), changement qui devait s'expliquer plus tard : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Si l'on veut bien réfléchir, après une lecture attentive de l'Evangile, voilà un choix étrange qui ne manque pas pour nous d'intérêt. Il semble en effet que, pour le fondement de son Eglise, Jésus aurait dû choisir un homme calme et posé, de jugement sûr et de réflexion, un homme intègre et inébranlable, semblable au roc immobile et ferme contre lequel se brisent tous les assauts et que battent sans l'ébranler le flux et le reflux des flots mouvants.

Or Pierre est un impulsif, soulevé à certains moments par l'enthousiasme, déconcerté ensuite par l'annonce de la persécution, démonté par une question qui le surprend, et surtout lâchement entraîné à la plus misérable défection. En voulez-vous des preuves ?

Quand Jésus passe, un jour, sur les bords du lac où des pêcheurs sont occupés à laver leurs filets, Pierre est appelé par le Maître ; il n'a pas encore vu de miracle, la renommée n'a guère précédé Jésus, en somme il le connaît peu ; mais il quitte tout pour le suivre, son père et ses filets, c'est-à-dire sa famille et son gagne-pain ; au nouveau venu il apporte tout son cœur et toute sa vie, et cela joyeusement et sans arrière-pensée.

Des mois se passent, et un jour vient où Jésus annonce, en termes encore voilés, sa Passion prochaine. Pierre proteste avec une telle véhémence qu'elle frise le manque de respect et lui vaut une verte admonestation ; il est vrai que cette attitude part d'un bon mouvement ; c'est parce qu'il aime son Maître qu'il se révolte à la pensée qu'on lui veut du mal ; mais il parle sans réfléchir, écoutant son cœur plus que sa raison.

Jésus, après la Cène, croit bon d'avertir les siens : « Je vous serai à tous cette nuit une occasion d'étonnement, de surprise, de scandale... mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » (Math., XXVI, 31). Pierre croit bon de se mettre au-dessus des autres, non par vanité, — il est sincère, — mais c'est toujours le cœur qui le fait parler, sans réfléchir à l'engagement qu'il prend : « Quand bien même tous seraient scandalisés, je ne le serai pas. » Il n'entend pas l'avertissement de Jésus : « Toi, Pierre, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Du moins il ne prête pas attention à la gravité de la faute et à la solennité de l'avertissement, et il poursuit : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. » (Math., XXVI, 34-35).

Un peu de réflexion aurait dû lui suffire pour comprendre que la parole du Christ ne pouvait être mise en doute. Cette réflexion ne lui est pas venue dans le trajet de Jérusalem au Jardin des Oliviers ; toujours confiant en lui même, il fait face aux soldats et tire crânement l'épée. Puis, quelques heures après, par trois fois, il renie son divin Maître ; les moqueries d'une femme ont eu raison de ses promesses et de ses engagements.

Pourtant il restera le fondement de l'Eglise ; son repentir lui vaudra son pardon et il ne sera pas destitué ; le Christ en effet lui avait dit : « Pierre, voici que Satan a voulu vous secouer par la tentation comme on secoue le froment, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point, et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères. » (Luc, XXII, 31-32).

Il convenait en effet que le chef des apôtres, le pasteur des pasteurs, mesurât sa faiblesse, afin de comprendre sur quel roc inébranlable il devait fonder sa confiance et celle de tous ses disciples : le fondement de la foi.

II. — *Le fondement de la vie spirituelle : la foi*

Quelle est l'âme un peu favorisée des dons de la nature et de la grâce, qui n'ait, à un moment du

moins, aspiré à la perfection ? L'intelligence était ravie par la beauté de la doctrine révélée, la raison comprenait la sagesse profonde cachée dans les commandements, le cœur s'enthousiasmait pour une belle vie, pour un noble sacrifice qui, vu de loin, apparaissait nimbé de lumière et de gloire.

Il y eut pour cette âme une période de délices ; tout lui était joie et bonheur ; elle ne comprenait pas qu'on puisse vivre loin de Dieu, quand il y avait tant de douceur à le prier et à le servir. Puis, pour elle comme pour Pierre, le Christ un jour crut bon de parler de souffrance ; il ne convenait pas de demeurer au Thabor ; l'exil appelait le travail et la lutte, le portement de la croix.

Les consolations allèrent en effet diminuant, et bien vite aussi diminua ce beau feu, cette ardeur qui se croyait capable de tous les sacrifices et de tous les dévouements. Et parfois des engagements que l'on croyait éternels et qui avaient été faits dans l'allégresse, ont sombré dans les plus lâches trahisons.

Telle est l'histoire lamentable d'un grand nombre d'âmes : les unes se sont relevées comme Pierre et ont compris, à temps, qu'il ne fallait pas confondre sensibilité et volonté ; d'autres sont restées étonnées, scandalisées si j'ose dire, et n'ont jamais compris pourquoi Dieu, à leur avis, les avait ainsi abandonnées ; pauvres maisons bâties sur le sable, elles ont duré autant que le printemps et l'été des douceurs spirituelles, mais elles ont été emportées par les premiers assauts de la lutte et du sacrifice.

Que la leçon de leur vie et l'exemple de S. Pierre vous instruisent et vous évitent pareille désillusion. Bâtissez sur le roc ferme de la foi.

— Mais, direz-vous, que faut-il entendre par là ?

— Ce n'est pas moi qui vous répondrai, mais le Christ lui-même : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Jo., xv, 5). « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » (Luc, ix, 23). Voilà qui est clair : gardons-nous des illusions, des promesses irréfléchies, des velléités qui n'aboutissent à rien ; ne croyons pas facilement à la force apparente d'un enthousiasme qui tombe comme un feu de paille, croyons à la grâce de Dieu et tâchons de nous la ménager en enlevant tout ce qui pourrait lui faire obstacle ; travaillons, agissons, pour que la grâce divine, travaillant avec nous, fasse avancer l'œuvre de notre sanctification.

Et puis ne nous abusons pas ; sachons que la lutte s'impose, que rien de grand ne s'accomplit sans la croix, que le chemin à suivre est celui du Calvaire, que la perfection n'est pas un délicieux exercice, mais une conquête. Pourtant, pas de découragement, ni au début, ni plus tard, ni jamais : la foi qui nous dit : « Sans le Christ vous ne pouvez rien », nous dit aussi : « En lui vous pouvez tout. » (Philip., iv, 13).

Aussi aux heures de sécheresse, aux heures d'épreuve, d'angoisse ou d'obscurité, la foi inébranlable nous gardera dans le droit chemin. Engagés sans illusion, ayant nettement entrevu la grandeur de la tâche, ayant pris nos dispositions pour y faire face, nous ne connaîtrons ni surprise, ni scandale, ni découragement ou abandon définitif.

* *

Bâtie sur le fondement de la foi, notre vie chrétienne ne sera pas en butte aux fluctuations de la sensibilité ou du caprice ; la tempête pourra s'élever parfois, l'édifice tiendra bon ; il pourra cependant y avoir des défaillances passagères, mais elles seront vite réparées ; nous aurons bâti sur le roc une demeure éternelle. Ainsi soit-il.

IV

S. PAUL : L'APÔTRE ET LE DOCTEUR DE LA PERFECTION

Mes frères,

Quand S. Paul apparaît sur la scène du monde chrétien, il y a quelque temps déjà que Jean-Baptiste a quitté cette vie ; Jésus, sa mission terminée, est remonté au ciel ; le St-Esprit a transformé les âmes des apôtres et commencé à renouveler la face de la terre. C'est l'heure du grand apôtre, du grand bâtisseur, pourrait-on dire Jean a préparé les voies au Messie, Jésus a jeté les bases de son Eglise et en a solidement établi le fondement inébranlable : S. Pierre. S. Paul, lui, arrive juste à propos pour édifier sur ce fondement un merveilleux édifice.

I. — *L'Apôtre des nations*

Grande est la surprise du prêtre Ananie quand Dieu lui dit : « Va dans la ville, rends-toi à la maison de Judas et tu y trouveras Saul de Tarse. » (Act., ix, 11). Ananie, en effet, a appris dans quelles intentions le persécuteur s'est mis en route. A son légitime étonnement Dieu répond par ces mots : « Va, j'ai fait de lui un instrument de choix pour porter mon nom devant les nations, les rois et les fils d'Israël » (Act., ix, 15).

Quelques années se passent, puis la mission que Dieu a confiée à S. Paul s'accomplit avec une rapidité et un éclat qui tiennent du miracle. Un premier voyage le conduit à travers l'Asie Mineure, où il fonde des groupes de chrétiens avec, à leur tête, des prêtres et des évêques ; bientôt après il passe la mer et va faire le même travail en Macédoine ; il entreprend ensuite un troisième voyage en Asie et visite les chrétientés fondées par lui.

Parti pour Rome en qualité de prisonnier, il ne cesse pas pour autant de prêcher l'Evangile, car il est surveillé et gardé, mais non captif d'un cachot. Il gagne son procès et est rendu à la liberté ; il en profite pour aller porter la foi en Espagne, mais il y demeure peu de temps ; il entreprend de visiter de nouveau la Macédoine et l'Asie Mi-

neure ; enfin il revient à Rome, où le surprend la persécution de Néron et où il meurt sous le tranchant du glaive en l'année 67, le 28 du mois de juin.

Quelle activité ! Si l'on veut bien réfléchir aux difficultés d'alors concernant les voyages, il n'y a pas lieu de s'étonner de la diversité des périls et de la variété des épreuves affrontées que le grand apôtre nous raconte dans une de ses épîtres.

A toutes ces difficultés, à tous ces labeurs, à une rude pénitence qu'il impose à son corps, il faut ajouter, comme il dit, le souci de toutes les communautés chrétiennes qu'il a fondées. Entre la prédication de l'Evangile, le travail manuel auquel il demande sa subsistance, et l'organisation de la hiérarchie, il trouve le temps d'écrire de nombreuses lettres pour corriger les abus, redresser les erreurs, prodiguer ses conseils et confirmer son enseignement.

Derrière cette activité prodigieuse, qui s'exerce par la parole vivante et par l'enseignement écrit, le travail du collège apostolique disparaît un peu, et sauf l'activité de Pierre qui se révèle abondante dans les Actes des Apôtres, sauf quelques épîtres et les œuvres de S. Jean, l'histoire de l'Eglise à ses débuts, c'est l'histoire de S. Paul et de ses voyages apostoliques.

Il justifie pleinement la parole de Dieu à son sujet : « Un instrument de choix pour porter mon nom devant les nations. » (Act., IX, 15).

II. — *Notre croissance dans le Christ*

Mais S. Paul n'est pas seulement l'apôtre infatigable, il est encore le docteur de la grâce. Plus d'une âme, remplie d'un saint zèle, s'est dépensée dans une activité prodigieuse, mais aux dépens de sa propre vie intérieure ; ce ne fut pas le cas de S. Paul : on peut dire qu'il réalisa dans son âme, en charité et en vertu, un travail qui ne le cède en rien à celui qu'il accomplit à la face des hommes.

Et tant par son exemple que par ses écrits, il enseigna aux grandes âmes le chemin de la perfection.

Par son exemple d'abord ; il a pu dire, car c'était profondément vrai : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20). Aussi, pour expliquer son zèle infatigable au service de l'Evangile, il avoue que la charité du Christ le presse (II Cor., V, 14), ce qui a fait dire à un Père de l'Eglise : « Le cœur de Paul était le cœur du Christ » et à l'apôtre lui-même : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ » (Philip., III, 17). Cette parole est enfin tout un programme dans sa concision : « Ma vie c'est le Christ et la mort m'est un gain. » (Philip., I, 21).

Sa doctrine est en parfait accord avec sa vie et elle est toute simple, toute belle et attirante : « Le Père nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. » (Rom., VIII, 29). « Le Père nous a choisis dès avant la création du monde pour être des saints dans la charité », et cela comment ? « *In ipso*, en lui, » c'est-à-dire dans le Christ (Eph., I, 4).

Toute notre application doit donc être de copier le Christ, de reproduire ses exemples et ses vertus, d'être d'autres « Christ ». En effet, nous sommes par le baptême enfants de Dieu ; ce n'est pas là un vain nom, une simple étiquette, c'est une divine réalité, c'est une participation effective à la vie même de Dieu ; aussi avons-nous reçu avec la grâce baptismale tout un organisme surnaturel dans lequel les vertus de foi, d'espérance et de charité tiennent la place principale.

Noblesse oblige. Nous voici donc tenus de vivre en fils de Dieu, c'est-à-dire de faire honneur à notre Père et à notre origine, en reproduisant dans notre vie la sainteté de Dieu. Dieu, c'est l'invisible, mais le Fils et le Père ne sont qu'un (Jo., X, 30) et le Fils de Dieu fait homme a réalisé dans une vie humaine les vertus divines. Dès lors, le copier en toutes choses, lui devenir semblables dans la mesure possible à notre humaine nature, tel est notre programme et notre vocation.

Et comment pratiquement allons-nous réaliser cet idéal ? Par l'union au Christ, car, s'il est notre divin modèle, c'est lui aussi qui nous a mérité le pardon de Dieu et le salut et qui est le dispensateur de toute grâce.

Lui demeurer unis par la grâce sanctifiante et par la charité, accomplir toutes nos actions en vue de lui plaire, le recevoir dans son Eucharistie, tel est le principe de notre croissance spirituelle. Car ainsi nous ne serons avec le Christ qu'un seul corps dont il sera la tête ; dans le corps humain, c'est le cerveau qui est le siège de la pensée et le centre de commandement ; de plus en plus nous agirons, nous travaillerons, nous vivrons en conformité avec la pensée et la volonté de Jésus ; nous pourrons dire avec S. Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

* *

Telle est, d'après S. Paul, l'œuvre de notre perfection ; préparée par la fuite du péché, bâtie sur le roc de la foi, elle sera faite de notre conformité au Christ fils de Dieu, notre frère aîné. Notre vocation, en effet, c'est que nous soyons des saints, et le moyen de le devenir, c'est d'être d'autres « Christ ». Ce triple travail n'est pas l'œuvre d'un jour, mais de tous les jours. Fuyons le péché, m. f., réveillons notre foi, imitons Jésus et ne négligeons pas d'invoquer avec confiance ceux qui, ayant les premiers suivi le Maître dans le chemin de la perfection, sont encore nos meilleurs guides et plus sûrs auxiliaires. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

XLII

Solennité de S. Pierre

SON ÉMINENTE DIGNITÉ RÉCOMPENSE DE SA FOI

Mes frères,

L'Eglise a été bien inspirée en choisissant pour cette fête de S. Pierre la page d'Evangile que nous venons de chanter. Elle nous dit éloquemment, en effet, pourquoi Notre-Seigneur a élu S. Pierre comme chef de son Eglise et de quels pouvoirs merveilleux il l'a investi en cette qualité.

I

Pourquoi Notre-Seigneur a choisi S. Pierre comme chef de son Eglise ? C'est à cause de sa foi. Il convenait en effet que celui qui aurait un jour mission d'affermir ses frères dans la foi soit lui-même un homme de foi. Or nul parmi les apôtres n'eut une foi plus vive que S. Pierre. Cette foi éclate en de nombreux endroits de l'Evangile : après la pêche miraculeuse, par exemple, où notre apôtre, frappé du miracle qui vient de s'accomplir et voyant en lui une preuve évidente de la divinité de Jésus, s'écrie : « Retirez-vous de moi, Seigneur, je ne suis pas digne d'approcher de vous, moi pauvre pécheur ! » Après les promesses de l'Eucharistie, alors que les Juifs incrédules abandonnent Notre-Seigneur et que celui-ci demande tristement à ses apôtres si eux aussi vont le quitter, S. Pierre, au nom de tous, répond avec véhémence : « A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! »

Nulle part, toutefois, la foi de S. Pierre n'apparaît avec autant d'éclat que dans l'Evangile d'aujourd'hui. Jésus se trouvait dans les environs de Césarée, aux sources du Jourdain, en cette partie de la Palestine soumise à la juridiction du tétrarque Philippe. Il s'y était rendu pour échapper pendant quelque temps aux persécutions de ses ennemis qui s'obstinaient à ne pas vouloir le reconnaître pour le Messie attendu. Voulant mettre ses apôtres en garde contre leur mauvais exemple, il leur demande un jour : « Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme ? »

Triste fut la réponse. Les apôtres avouèrent que personne en Israël ne reconnaissait Jésus comme le Sauveur promis aux patriarches. Les uns, saisis des mêmes terreurs qu'Hérode, le prenaient pour Jean-Baptiste ressuscité, d'autres croyaient voir en lui Elie, d'autres Jérémie : « C'est le Voyant, disaient-ils, qui revient parmi nous répéter ses Lamentations. » Beaucoup songeaient à quelque nouveau prophète, mais nul ne songeait à reconnaître en Jésus le Christ prédit. Suivant la parole de S. Jean, la lumière brillait sur la terre de Juda, mais elle brillait au milieu d'esprits enténébrés par les préjugés et malgré les miracles par lesquels Jésus s'efforçait d'éclairer ces esprits, ils s'obstinaient dans leurs errements.

S'adressant alors aux apôtres, le Sauveur leur demanda : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Cette question mettait la foi des apôtres à rude épreuve. Mais de cette épreuve S. Pierre sort victorieux. Rejetant courageusement toutes les fausses opinions du monde touchant son Maître, il répond de tout son cœur et de toute son âme : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

II

Un si bel acte de foi ne devait pas demeurer sans récompense. Jésus commence par féliciter son apôtre de l'avoir formulé : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, lui dit-il, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cette vérité, mais mon Père qui est dans les Cieux. » « Ce n'est pas la chair et le sang, » c'est-à-dire : ce n'est pas l'affection que tu as pour moi, ce n'est pas l'intérêt, ce ne sont pas des vues humaines, ce ne sont pas même les simples lumières de ta raison qui t'ont fait parler comme tu viens de le faire ; la foi est un don de Dieu et l'acte de foi que tu viens de formuler n'a pu t'être inspiré que par mon Père dont la grâce a illuminé ton intelligence. Eh bien ! de même que tu viens de me proclamer Fils de Dieu, égal et consubstantiel à mon Père, donc Dieu comme lui, moi je te dis : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. De plus, je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

De ces dernières paroles, m. f., découlent toute la grandeur, l'éminente dignité et tous les pouvoirs de S. Pierre et de ses successeurs. C'est par eux que Notre-Seigneur récompense l'acte de foi de son apôtre.

Et d'abord elles font de S. Pierre le chef de l'Eglise. La première fois que Jésus l'avait vu, il avait changé son nom de Simon en celui de Pierre et depuis ce moment on l'appelait indistinctement Simon-Pierre. Mais personne, même S. Pierre, ne connaissait encore la mystérieuse signification de ce nom. Jésus-Christ la révèle cette fois. Lui-même est la pierre angulaire de son Eglise et comme tel il en est le chef. Il en restera le chef visible jusqu'à son Ascension et le chef invisible jusqu'à la fin des temps. Mais Jésus comprend qu'à une société visible il faut un chef également visible ; voilà pourquoi il désigne S. Pierre pour être ce chef visible de son Eglise lorsqu'il sera remonté au ciel ; il sera son vicaire sur la terre et comme lui la pierre fondamentale sur laquelle reposera ce vaste édifice, la base qui lui donnera sa cohésion et sa solidité.

Bâtie sur ce roc, l'Eglise, dit Notre-Seigneur, défiera les efforts de l'enfer : « Les portes de l'enfer, affirme-t-il, ne prévaudront pas contre elle. » Les portes des villes et des palais sont d'une grande magnificence en Orient et servent de lieu

de réunions non seulement pour la foule, mais pour les tribunaux et les conseils publics. De là le mot de « porte » est devenu, dans les langues orientales, le synonyme de la puissance suprême. C'est en ce sens que Notre-Seigneur parle ici des « portes de l'enfer, » pour désigner la puissance du démon, ses assauts contre l'Eglise et ses efforts multipliés pour perdre les âmes. La prophétie du Sauveur s'est magnifiquement réalisée. Voilà dix-neuf siècles que l'enfer s'acharne contre l'Eglise Romaine, tous ses assauts sont venus se briser contre le roc sur lequel elle est bâtie.

III

En même temps que Notre Seigneur fait de S. Pierre la pierre fondamentale de son Eglise, il lui en remet les clefs. C'est une nouvelle manière de l'en établir chef. A qui remet-on, en effet, les clefs d'une ville, sinon au prince qui l'a conquise et qui en est devenu le maître ? Qui détient les clefs d'une maison, sinon son propriétaire, celui qui a le droit d'y tout disposer et d'y commander ? Ces clefs sont le symbole de l'autorité que Pierre reçoit de Jésus-Christ pour lui-même et tous ses successeurs : « Je te donnerai, lui dit le Sauveur, les clefs du royaume des cieux, tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sera pareillement délié dans les cieux. »

Pierre et ses successeurs lient les intelligences en réclamant leur foi aux dogmes que Dieu a révélés et que l'Eglise, quand elle le juge opportun, définit et propose à notre croyance. Pierre et ses successeurs lient les volontés en leur imposant des commandements. Ils lient les consciences par les censures, le délai de l'absolution, la réserve de certains cas, par les pénitences imposées aux pécheurs. Ils délient les consciences, au contraire, par l'absolution des fautes et des censures, en remettant par les indulgences les peines dues aux péchés, en dispensant des lois qu'ils ont portées. Tout ce qu'ils font ainsi par eux-mêmes ou par le ministère des évêques ou des prêtres est ratifié dans le ciel, nous en avons pour garant la promesse même de Jésus-Christ.

Honorons donc en ce jour S. Pierre, que Notre-Seigneur a revêtu d'une si haute dignité, entourons de nos respects le Souverain Pontife, son successeur, qui a hérité de ses pouvoirs. Ces pouvoirs sont vraiment divins et font du pape comme un autre Jésus-Christ. C'est ce que répondait avec beaucoup d'à propos un enfant rencontré par Mgr de Ségur dans la campagne romaine et à qui ce prélat demandait : « Qu'est-ce que le Pape ? — Je le sais, répondit l'enfant tout joyeux, le Pape, c'est Jésus-Christ sur la terre. » Il disait vrai, cet enfant : le Pape, comme S. Pierre, c'est le représentant visible du Sauveur, la personnification de son autorité, il est sa bouche pour nous enseigner, sa main pour nous bénir, son regard pour veiller sur nous, son cœur pour nous aimer, il tient en ses mains les clefs du ciel que Jésus-Christ nous a ouvert le premier, afin de nous l'ouvrir à nouveau au cas où nos péchés auraient eu le malheur de nous le fermer.

Voilà pourquoi ceux qui ont le bonheur de l'approcher lui donnent des témoignages de vénération extraordinaire, se mettent à genoux devant lui et lui baisent les pieds. Nous n'aurons sans doute jamais cette faveur, m. f., du moins soyons pleins de respect pour lui, pour ses enseignements et toutes les directions qu'il juge à propos de nous suggérer. S. Pierre, que nous aurons ainsi honoré en la personne de son successeur, nous en récompensera en nous faisant bon accueil au seuil du Paradis et en nous en ouvrant toutes grandes les portes. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DES SS. CYRILLE ET MÉTHODE

(7 juillet)

LES APÔTRES DES SLAVES

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem !
Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui annoncent la paix !
(Rom., x, 15).

Mes frères,

Les Slaves ont raison de vénérer S. Cyrille et S. Méthode et de leur rendre un culte fervent. Nul bienfait n'égale celui de la foi. Ce bienfait, ils le doivent aux deux frères qui de Byzance le leur apportèrent au IXe siècle.

Les Slaves occupèrent d'abord les vallées de la Vistule, du Dniéper et les Carpathes. Aux IVe et Ve siècles, dans la grande poussée des peuples vers l'Ouest, ils envahirent les bords de l'Elbe et du Danube, territoires abandonnés par les Germains. Durant les siècles suivants, leur migration se poursuit, si bien qu'à la fin du VIIIe siècle les Slaves se trouvaient dans tout l'est de l'Europe. Malgré leur nombre, l'histoire s'occupe peu d'eux. C'est qu'ils gardaient encore leurs mœurs primitives, alors que les Latins étaient parvenus à un degré supérieur de civilisation ; alors que Germains et Celtes, en contact avec la culture gréco-latine, se convertissaient au christianisme, les Slaves, plus éloignés, demeuraient païens.

A l'empire germanique, centralisé autour d'un pouvoir fort, les Slaves n'opposaient que leurs divisions. Tôt ou tard, ils devaient donc lui être soumis. Déjà les chefs des Tchèques, des Moraves, des Slovènes, payaient tribut à Louis le Pieux. Cette souveraineté politique amena un commencement d'évangélisation. L'évêque de Salzbourg fut chargé de répandre la foi chrétienne en Slovénie, celui de Passau en Moravie et l'évêque de Ratisbonne en Bohême. L'apostolat rencontrait des obstacles du fait que les prélats bavarois apparaissaient trop au service de l'empereur franc et faisaient plus usage de la force que de la persuasion. Malgré le peu de sympathie des Slaves pour leurs apôtres, en Slovénie le prince Pribing se

convertit et construisit à Moosburg, sa résidence, une église dédiée à la Mère de Dieu. Lui et son fils Kocel se montrèrent zélés pour l'extension de l'Evangile. En Bohême, dès 845, quatorze princes tchèques se faisaient baptiser.

I

Vers le milieu du IXe siècle, un prince de Moravée, Ratislaw, groupa un certain nombre de tribus et parvint à fonder une sorte d'Etat. Après sa victoire sur Louis le Germanique, il vit dans le christianisme le moyen d'unifier les tribus soumises, et pour soustraire l'évangélisation aux prélats bavarois, comme aussi pour hâter les conversions, il chercha à substituer aux premiers missionnaires d'autres apôtres, de langue slave ceux-là. A Rome où il s'adressa, il fut impossible de les trouver. Ratislaw écrivit alors à Byzance : « Notre peuple, disait-il à Michel III, a rejeté le paganisme et observe la loi chrétienne, mais nous n'avons pas de maîtres pour nous enseigner la vraie foi dans notre langue. Envoie-nous donc des missionnaires. » Deux Grecs : Constantin (qui porte aussi le nom de Cyrille) et son frère Méthode furent choisis. Cyrille n'était pas un débutant. Ses prédications avaient suscité chez les Khasars de Russie un mouvement vers le Christ. Né à Salonique, il avait appris dans cette ville la langue de ceux qu'il allait évangéliser.

Les missionnaires se mirent en route et furent reçus avec joie. Ils possédaient la première des qualités exigées de tout apôtre pour que son labeur soit fécond : un complet détachement de tout intérêt temporel. Le missionnaire est en effet exclusivement au service de Dieu. Ce n'est ni un soldat, ni un colon, ni un fonctionnaire; il est uniquement le héraut des vérités évangéliques. Comme S. Cyrille et S. Méthode, les apôtres de tous les temps doivent s'élever au-dessus des intérêts terrestres, même les plus légitimes.

En de nombreux pays, des réactions nationalistes se produisent et certains peuples d'Asie ou d'Afrique auraient tendance à identifier christianisme et civilisation occidentale. Il importe de leur prouver que notre foi est au-dessus des questions de race et de sang; universelle comme le monde, elle s'adresse à tous parce que toutes les nations sont sur le champ d'apostolat de l'Evangile : « *Ite, docete omnes gentes.* Allez, enseignez toutes les nations. » Si en fait l'Occident, durant des siècles, fut à peu près seul chrétien, si la civilisation gréco-latine s'est imprégnée de christianisme, la doctrine de Jésus peut vivifier et transformer toutes les autres civilisations. Tous les peuples peuvent se soumettre à l'Evangile sans perdre leur nationalité.

II

L'action de S. Cyrille et de S. Méthode fut durable, parce qu'adaptée aux besoins. L'apôtre consacre sa vie, ses forces, toutes ses forces, à conduire les âmes à Dieu. Avant d'atteindre le but poursuivi, bien des obstacles sont à écarter. Les ténèbres s'opposent à la lumière, ténèbres accumulées par les désordres des sens, la fougue des passions. Comment celui qui est tout chair pourrait-il percevoir les choses de Dieu ? L'orgueil enténèbre l'âme d'autant plus que l'orgueilleux prend ses ténèbres pour la lumière et ferme obstinément les yeux à la vérité. Il faut aussi vivre et le problème du gagne-pain absorbe toutes les énergies. Faire désirer une autre nourriture que celle qui périt, rude et difficile entreprise parfois.

Ces obstacles, S. Cyrille et S. Méthode les rencontrèrent chez les Moraves, comme les apôtres les rencontrent partout. Mais les deux saints ne se découragèrent pas. Leur culture très vaste, la souplesse de l'esprit grec, mieux encore, les divines lumières de l'Esprit qui les guidait leur firent comprendre quels obstacles barraient à ces populations le chemin qui mène à la foi. Ils apprécièrent les trésors de l'âme slave et les utilisèrent. Ils virent ses déficiences pour y remédier. Ils adaptèrent à leurs ouailles les splendeurs de la liturgie byzantine, mettant à la portée des fidèles, par une traduction, le sens des rites sacrés. Les conversions nombreuses mécontentèrent les apôtres éconduits par Ratislaw, qui s'efforcèrent de faire interdire l'emploi du slave dans la liturgie. Il faut avouer que l'initiative des deux missionnaires était hardie et sans précédent. Alors que Syriens et Arméniens se servaient de leur langue pour le culte, en Occident le latin seul était employé dans la prière publique.

Les deux frères avaient compris également que leur devoir n'était pas de limiter leur zèle à la conversion des païens. Cette conversion avait pour complément obligatoire et nécessaire l'établissement d'une hiérarchie. Pour qu'une mission puisse subsister, elle doit cesser le plus tôt possible d'être mission, c'est-à-dire perdre son caractère provisoire, faire place à une organisation définitive. Ces vérités, pour nous évidentes depuis que la voix des Souverains Pontifes les a proclamées, ne le furent pas toujours. N'est-il pas clair aussi qu'il arrive un temps où les missionnaires ne sont pas assez nombreux pour entretenir les chrétientés déjà fondées ? Ou bien leurs efforts sont absorbés par le maintien des positions acquises et ils ne peuvent plus attaquer la masse païenne. Les ouvriers nouveaux nécessaires à l'avance progressive doivent être recrutés sur place.

L'histoire témoigne des vicissitudes politiques. Les guerres modifient les frontières des Etats. Parvenus à un certain degré d'évolution, les peuples revendiquent leur indépendance et l'éloignement de tout élément étranger. Pour ces raisons encore le clergé indigène s'impose. Les races que l'on pourrait croire inférieures ne se révèlent-elles pas intelligentes, capables d'assimiler les connaissances que l'Eglise demande à ses ministres pour le soin des âmes et le service de l'autel ?

Après quelque temps, S. Cyrille et S. Méthode groupèrent des jeunes Moraves, les instruisirent, les formèrent en vue du sacerdoce et les conduisirent à Venise pour les faire ordonner.

III

Un autre secret de l'apostolat de nos deux saints fut leur attachement au St Siège. A cette fidélité ils auraient peut-être eu des raisons humaines de se soustraire. Ils étaient Grecs et le conflit entre Rome et Byzance aboutit au schisme sous Photius. L'apostolat, à cause des communications difficiles, n'était pas organisé comme de nos jours. Une grande initiative était laissée aux missionnaires. Les latins ne causaient guère aux saints apôtres que des ennuis. Mais précisément parce qu'ils étaient saints, Cyrille et Méthode surent voir de l'Eglise romaine non les petits côtés, mais la divine mission. Leur âme était trop grande, leur expérience trop profonde pour ignorer que l'Eglise doit poursuivre son œuvre à travers les déficiences des hommes et leurs mesquineries, parfois même leurs désordres.

A Venise où ils s'étaient rendus pour faire ordonner leurs candidats au sacerdoce, la question de la liturgie slave fut de nouveau agitée. L'écho des discussions parvint à Rome, où le pape Nicolas Ier fit venir les deux frères. Ils se mirent en route pour la Ville éternelle. Nicolas Ier étant mort avait eu pour successeur Adrien II. Celui-ci, apprenant que les apôtres des Moraves apportaient avec eux les reliques de S. Clément, vint au devant des restes précieux. Peu après, Cyrille tombait malade et rendait son âme à Dieu dans un monastère romain, le 14 février 869. Ses dernières paroles furent pour recommander à S. Méthode ses chers Slaves, pour eux il avait épuisé ses forces avant le temps.

La liturgie slave avait à Rome des adversaires. Méthode obtint le privilège de la conserver. Le pape exigea seulement qu'en signe d'union l'épître et l'évangile seraient d'abord lus en latin avant d'être chantés en slavon. Méthode recevait bientôt de vastes territoires en même temps que la consécration épiscopale.

Mais l'heure de l'épreuve était venue. Pendant l'absence de Méthode, d'importants faits avaient eu lieu en Moravie. Ratislaw, trahi, avait été emmené captif par Louis le Germanique. Privé de son protecteur, Méthode fut aussi fait prisonnier. On voulait l'obliger à retourner à Constantinople et à donner sa démission, mais lui ne le voulut pas. Ce ne fut qu'en 873, sur l'ordre de Jean VIII, qu'un légat le fit délivrer. Mais la permission de célébrer en slave fut aussi retirée. Le saint connaissait ceux qui avaient demandé cette suppression. Conscient des maux innombrables qui en résulteraient, il continua à garder le slave, comptant sur un voyage à Rome pour informer le pape. Jean VIII, en effet, maintint le privilège accordé par Adrien II.

Le grand amour de S. Méthode pour le Siège apostolique est une leçon pour nous. Parmi les dévotions catholiques, celle au pape ne doit-elle pas avoir nos prédilections? Cette dévotion se traduira par une filiale obéissance. Nous ne distinguerons pas entre les documents pontificaux, nous soumettant aux uns, discutant les autres. Jamais les saints ne se seraient crus mieux éclairés que le successeur de S. Pierre. Jamais ils ne se seraient permis de critiquer, encore moins de désapprouver une décision romaine.

Le pape n'est pas infaillible toujours et partout, c'est entendu. Mais celui qui a reçu mission de paître le troupeau du Christ, brebis et agneaux, ne peut errer en leur montrant le chemin qu'il faut suivre. Quelle fatuité de préférer aux jugements de la plus haute autorité du monde les nôtres, qu'inspirent souvent la passion et l'intérêt! Cette autorité possède d'ailleurs des moyens d'information qui nous font défaut. Enfermons-nous au moins dans un silence respectueux. Laissons à d'autres la triste besogne de faire écho aux impies, aux téméraires qui prétendent donner des leçons au Vicaire de Jésus.

De retour en Moravie, Méthode recevait communication du désir que l'empereur de Byzance avait de le voir. Il crut bon d'entreprendre le voyage de Constantinople. Dieu l'attendait là pour le récompenser de ses travaux et le faire passer à un monde meilleur.

* *

Que les saints apôtres des Slaves prennent en pitié tant de pauvres égarés par le schisme et l'hérésie. Que leurs prières contribuent à les ramener au vrai bercail. Notre devoir est de joindre aux leurs nos supplications, afin que soit hâté le moment où il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Ainsi soit-il.

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX

LE LENDEMAIN DU COLLÈGE

Mes chers enfants,

Je me propose de vous parler du lendemain du collège, de ce que vous devez être demain, vous, nos chers aînés, qui allez bientôt nous quitter, emportant avec nos regrets nos affectueux souvenirs; de ce que vous devez être bientôt, vous, nos jeunes élèves : car les années passent vite et, quoi qu'il vous en semble, les années de collège elles-mêmes tournent au cadran en un clin d'œil.

I

Le lendemain du collège! Ces mots vous font rêver. Le collège, c'est le connu. Le programme de la vie y est tout tracé. Le hasard et l'imprévu y ont peu de part. Les jours se ressemblent avec leurs études, leurs classes, les devoirs à faire, les leçons à apprendre : jours égaux, mais pleins comme des épis dont l'ensemble forme la moisson

féconde. Et dans ce champ d'épis que donnent les jours de labeurs, les jours de sortie, les jours de fête s'entremêlent, brillants et gais, comme les bleuets et les pavots dans les blés.

Le lendemain du collège, pour vous, c'est l'inconnu, le pays inexploré. Votre imagination ne manque pas de le dorer de ses rayons les plus riches. Derrière ce nuage qui est le temps de collège, l'avenir vous apparaît, il vous sourit, il vous invite, il tient dans ses mains et vous offre l'indépendance, la liberté désirée, des loisirs, le choix des relations, la vie enfin où l'on est maître de soi. Cette perspective vous enchante et vous séduit.

Faut-il vous dire, jeunes gens, que nous, vos parents et vos maîtres, nous ne partageons pas tout votre enthousiasme? Assurément, nous avons en vous de belles espérances. Nous comptons, à bon droit, que vous serez d'excellents ouvriers de cette vie dont le collège est l'apprentissage. Mais nous ne pouvons nous défendre de graves préoccupations. Elles naissent, ces préoccupations, de la connaissance que nous avons du milieu dans lequel vous devez vivre. Sans doute, la vie de collège prépare à la vie sociale. Vous avez ici à travailler et à lutter. Il y a dans chaque classe des enfants de natures très différentes avec lesquels il faut savoir s'entendre, et pour cela vous avez à dominer vos tendances égoïstes, à assouplir votre caractère. Il y a aussi des compositions : il faut savoir combattre, enlever par un constant labeur ces premières places dont la récompense est dans les prix que nous allons distribuer à votre mérite. Mais la lutte dans la vie est plus dure, plus âpres sont les convoitises, les intérêts qui sont en jeu amènent une concurrence plus effrénée. Si le collège est l'image de la vie, c'est comme une aquarelle comparée à une vigoureuse eau-forte. Car de la vie jusqu'ici, chers enfants, vos parents et vos maîtres ont adouci les angles et poli les contours.

Le lendemain du collège! C'est l'heure où l'on oriente définitivement sa vie. D'abord par le choix d'une carrière. Question ardue et difficile à résoudre. Le poète latin Horace disait aux écrivains : « Prenez un sujet proportionné à vos forces ; voyez ce que vous pouvez, ce que vos épaules refusent de porter. » Ce précepte s'applique à tous et l'on peut dire aux jeunes gens qui cherchent un état de vie :

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

Les situations dites libérales, c'est-à-dire les administrations, les emplois de bureau, exercent parfois sur l'esprit des jeunes gens une séduction irréfléchie. C'est fâcheux. Les situations libérales ne sont pas toujours les plus libres, l'indépendance y est souvent plus limitée que dans l'industrie, l'agriculture, le commerce. Celles-ci, en apparence moins brillantes, laissent en général plus de place à l'initiative personnelle ; l'homme y est plus directement et plus entièrement responsable. On y porte plus qu'ailleurs le poids de ses actions, la peine de ses fautes, de ses maladresses. Mais on y goûte davantage aussi la joie saine et réconfortante de voir le couronnement de ses efforts et de prendre conscience de sa valeur. Jeunes gens, ne redoutez pas les soucis et les grandeurs de la responsabilité. Honte à ceux qui se dérobent! Ce sont des faibles ou des peureux.

II

Entre le moment où vous avez fait choix d'une carrière et celui où vous fonderez votre propre foyer s'écouleront plusieurs années. Comment les emploierez-vous ?

J'espère que pas un seul d'entre vous n'a l'illusion de penser que sa formation est complète. Vous avez quinze, seize, dix-sept ans, vous venez de conquérir votre premier diplôme, qui vous a donné un premier rayon de gloire, oh! bien modeste! mais charmant parce qu'il est le premier. Vous savez peu encore. L'expérience viendra vite vous montrer que dans le champ du savoir, vous n'avez exploré, et bien superficiellement, qu'un tout petit canton. Vous avez donc, au lendemain du collège, à continuer votre instruction.

Vous connaissez la parole de Chevreul, l'illustre chimiste angevin. Aux félicitations de ceux qui fêtaient son centenaire et rappelaient ses travaux, ses découvertes, Chevreul répondait : « Je suis le doyen des étudiants. » Et vous, à quinze ou seize ans, vous estimeriez être à l'heure du repos? C'est seulement l'heure où vous avez formé votre instrument de travail, aiguisé votre esprit. Cette heure n'est pas celle du repos, c'est l'heure du bon et fécond travail Jusqu'ici — permettez-moi cette comparaison — vous avez appris à vous tenir à bicyclette, à diriger votre machine, à utiliser toutes les forces de vos muscles. Et maintenant en avant! En avant dans la préparation immédiate de votre carrière, dans les études spéciales d'agriculture, d'industrie, de commerce et de banque! Jusqu'ici vous avez acquis les connaissances générales qui sont le patrimoine de tout homme cultivé. Maintenant vous allez faire les études professionnelles qui vont vous différencier et vous rendre aptes à une situation déterminée. Dans cette profession, faites belle figure. Soyez une valeur. Forcez l'estime par votre travail énergique et persévérant.

Parfois, un soir d'automne, après la dernière journée de labour, la charrue dont le soc poli par l'usure de la terre remuée luit et renvoie ses reflets d'acier, est remisée sous le hangar de la ferme. L'hiver passe, le printemps et l'été s'écoulent, et le vieil instrument que la rouille ronge et salit achève de se ruiner dans la poussière, inutile. N'est-ce point là le sort qui attend vos livres? Ne vont-ils pas, dans quelques jours, être remisés en quelque coin de placard, sur quelque rayon de bibliothèque, où ils s'endormiront sous une épaisse poussière dans un sommeil qui ne connaît plus l'heure joyeuse du réveil? Consultez-les, tenez-vous

au courant de toutes les découvertes, les inventions, les procédés nouveaux, afin de pouvoir par un judicieux discernement simplifier votre travail, combattre les ennemis de vos blés, de vos vignes et d'assurer à vos champs un rendement plus rémunérateur.

Mais entre toutes les sciences, il en est une que je vous demande de ne jamais oublier, que dis-je ? d'accroître toujours : c'est la science de votre sainte religion, parce qu'elle est la plus importante et la plus nécessaire de toutes. Grâce à Dieu, l'instruction religieuse occupe une large place — la place d'honneur — dans le programme de nos collèges chrétiens, et vous connaissez mieux votre religion que la plupart de vos contemporains : les dogmes du *Credo*, les lois de la morale chrétienne, l'histoire sainte, l'histoire de l'Eglise, les réponses aux objections les plus ordinaires de l'impiété, tout cela a été successivement étudié dans les cours de religion, les lectures spirituelles et les sermons auxquels vous avez assisté. Est-ce à dire que vous n'avez plus rien à faire ? Gardez-vous bien de le croire. Les connaissances les plus précises ne tardent pas à s'effacer de la mémoire si la réflexion ne vient pas de temps en temps les faire revivre.

— A quoi bon ? direz vous peut-être, à quoi bon pousser plus loin mes études religieuses ? La foi n'est-elle pas suffisante ? A défaut d'une science qui veut tout pénétrer, j'aurai, ce qui vaut mieux, la foi aveugle, la foi du charbonnier.

— C'est cela. Affamés de science et de progrès en tout ce qui touche aux choses de la terre, vous renoncerez délibérément à savoir quoi que ce soit des secrets du ciel. Quelle injure à Dieu et quel oubli de votre âme ! Et ce qui est pire que tout, c'est que vous ne paraissez pas soupçonner les dangers que présente cette étrange attitude. Que la foi du charbonnier soit louable à quelques égards et qu'elle convienne aux membres de cette honorable corporation, j'en tombe d'accord. Mais je certifie qu'aujourd'hui, en un temps de critique à outrance, de conférences contradictoires et de libre discussion, où chacun est tenu de fournir les preuves de ses dires, cette foi faite d'ignorance et d'inertie cérébrale ne saurait nous convenir.

J'affirme que le *Credo* de Bossuet ne serait de trop pour personne, pas même pour les charbonniers. Le chrétien dont nous avons besoin et que réclame l'Eglise, c'est celui qui dit : « Je crois en Dieu » et qui aussitôt est en mesure de donner les raisons sur lesquelles s'appuie sa croyance. C'est celui qui dit : « Je crois en Jésus-Christ » et qui a lu dans l'Evangile la vie, les enseignements, la mort du Sauveur, qui sait sur quels faits, sur quelles paroles, sur quels prodiges est basée sa foi en la divinité du Christ ! C'est celui qui dit : « Je crois à la Sainte Eglise catholique » et qui, l'histoire en main, a étudié l'action bienfaisante de cette société divine, peut raconter les miracles de sainteté et de vaillance qui ont marqué son étonnante diffusion dans le monde, et sait faire le tableau des progrès intellectuels et moraux qu'elle a suscités au cours des siècles. En un mot, le vrai chrétien, c'est celui qui, à propos de chacun des points de doctrine et de morale, ne s'en tient pas à la lettre de son catéchisme, mais par l'effort de sa pensée et le sérieux de ses recherches, arrive à se faire des convictions capables de résister aux attaques du dehors et aux suggestions du dedans.

III

Poursuivre votre instruction, continuer vos études, est-ce donc là toute la tâche que vous aurez à remplir au lendemain du collège ? Le jeune homme qui sort du collège éprouve d'abord une sorte de griserie semblable à celle que nous constatons, dans nos maisons d'éducation, chez le petit garçon qui, à la maison paternelle, n'a guère joué qu'avec ses jeunes sœurs et tout à coup trouve des camarades. Il se sent tout aise et presque fier de pouvoir entrer, sortir sans demander d'autorisation, marcher sans être en rang, causer et même faire du tapage sans se préoccuper d'un surveillant. Il a une certaine indépendance dont il est tenté d'abuser, comme pour se prouver à lui-même et prouver aux autres qu'il en use. Il agit encore bien plus par impulsion que par raison. Et, ne connaissant guère les difficultés, il a une confiance en lui-même, en son savoir, en sa bonne mine, en sa jeunesse, qui peut être une force, mais qui confine facilement à la fatuité. Son éducation, en un mot, est incomplète, comme son instruction.

Qui l'aidera à la compléter ? Ses parents d'abord. Vos parents, mes enfants, ont été vos premiers éducateurs ; ils ont veillé sur vos premières années. A eux encore il appartient de guider votre jeunesse inexpérimentée. Si vous respectez leur autorité, si vous écoutez leurs conseils comme ils le méritent, parce qu'ils sont sages et désintéressés, ils auront sur vous à cette heure décisive la plus heureuse influence.

Dans un ouvrage très grave, sous une forme pleine d'humour, un magistrat a écrit ceci : « Pour un fils de vingt ans, le père est un hôtelier, la mère une lingère. » Le père le nourrit à sa table, l'abrite sous son toit ; la mère fournit à toutes les dépenses de la toilette et des menus plaisirs. Pittoresque et poignante expression d'un état qui n'est pas inconnu aujourd'hui où tant d'adolescents s'imaginent que le respect filial est une vertu de l'enfance à laquelle il convient de dire adieu dès que la barbe vous pousse. Heureux serez-vous, mes chers amis, si vos parents vous inspirent toujours un religieux respect, s'ils voient leur autorité s'accroître à mesure que vous grandissez, en même temps que la vénération et l'affection auxquelles ils ont droit.

Pour les aider, les suppléer en partie dans l'œuvre de votre éducation, vos parents avaient fait choix de maîtres. Avec quel dévouement ils se sont acquittés de leur tâche, vous n'y avez peut-être jamais songé. Non, vous ne soupçonnez

pas tout ce qu'il faut parfois d'oubli de soi-même, de patience et d'énergie pour vivre avec des enfants souvent espiègles, répéter cent fois les mêmes leçons, s'ingénier à faire pénétrer la vérité dans des intelligences rebelles. Vous ne soupçonnez pas le bonheur que vous avez de recevoir une éducation chrétienne. Tandis qu'ailleurs, en effet, d'autres n'entendent jamais parler de Dieu, ici, chaque jour, des paroles amies vous ramènent en face de lui et de vos devoirs, cherchent à exciter en vous les saintes émotions qui rendent meilleur ; tandis que des milliers de jeunes gens s'en vont sans une main qui se tende vers eux, sans un cœur qui s'incline vers leur isolement et leur murmure une parole d'encouragement, vous marchez, vous, réchauffés par des tendresses incessantes. Du cœur de vos maîtres, de leurs lèvres, à chaque heure, descendent sur vous la prière, la lumière et la grâce.

C'est tout cela que demain vous n'aurez plus, tout cela dont vous regretterez l'absence. Ne soyez donc pas de ces esprits mal faits et de ces cœurs ingrats que le souvenir de leurs vieux maîtres ne visite plus jamais. Considérez comme une seconde maison de famille le collège qui a abrité vos jeunes années ; aimez à y revenir. C'est encore là que vous trouverez le meilleur encouragement, le meilleur appui et le meilleur conseil dans les heures difficiles de la vie.

Et ce que je dis des prêtres qui vous ont instruits, je le dis de ceux que vous rencontrerez dans vos paroisses respectives. Après les années de collège, le jeune homme entre dans une maison de commerce, dans une étude de notaire, il a un patron. Dans une école d'industrie, de médecine, il a encore des professeurs. Patrons et professeurs veillent sur son travail. Mais rarement il trouve des éducateurs qui veillent sur sa vie. Le plus souvent, si vous faites mal, nul ne vous avertit ; le plus souvent, on ne rencontre pas d'âme amie, dévouée, qui ose venir vous dire : « Prenez garde, vous allez vous compromettre ; vous risquez vos intérêts, votre santé, votre honneur, votre salut éternel, votre avenir, votre réputation. » Des rivaux, oui, il s'en trouvera qui profiteront de vos inhabiletés et de vos fautes et qui s'en réjouiront ; mais vous ne serez avertis que vous faites fausse route que par vos chutes et vos insuccès.

Mais je me trompe, cet ami sincère et désintéressé, il existe : c'est le prêtre, le prêtre en qui habitent les sentiments, les tendresses, le cœur même de Jésus-Christ. Cherchez donc, mes enfants, un prêtre pieux et instruit dans votre voisinage, et accordez-lui votre confiance la plus absolue. Ouvrez-lui votre cœur, sans arrière pensée. Faites-lui connaître vos luttes, vos victoires, vos défaites. Il éclaircira vos doutes, corrigera vos imprudences, vous relèvera de vos chutes, vous consolera dans vos peines, stimulera votre apathie. Bref — et c'est là mon dernier mot — confessez-vous souvent, et je réponds de votre persévérance.

* *

Je ne sais si vous connaissez un tableau assez célèbre de Protin. La lettre porte : « Avant l'attaque. » Un bataillon de jeunes soldats postés sur un tertre va tout à l'heure livrer bataille. Les chefs observent. Derrière un pli de terrain l'ennemi attend. Les soldats amorcent leurs armes.

Ces soldats, c'est vous, mes chers enfants, qui allez nous quitter. La lutte s'apprête. Demain, vous descendrez au combat. Quelle en sera l'issue ? La défaite ou la victoire, suivant votre courage. Vous n'êtes, dans la grande mêlée du bien contre le mal, qu'une minorité, je le sais. Mais pour des héros, qu'importe le nombre ? Et dans les luttes de la vertu, ce n'est pas le succès que le ciel récompense, mais la bonne volonté et l'effort. Puis donc que nous vivons dans un temps de lutte, ne boudez pas votre temps, affrontez hardiment la bataille, allez-y comme des jeunes, l'espoir dans l'âme, la flamme dans le cœur, le sourire aux lèvres, Dieu sera avec vous !

MOIS DE MARIE

XXI

LA VIE CACHÉE

Mes frères,

S. Paul a écrit : « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* » (Col., III, 3). Cette parole de l'apôtre résume admirablement la vie de la T. S. Vierge à Nazareth. Cette vie cachée avait été la sienne, déjà, à l'ombre du Temple, durant ses premières années ; elle la mène de nouveau durant trente années à Nazareth aux côtés de son divin Fils.

Les Evangiles sont muets sur cette vie. Elle demeure le secret de Dieu seul. La vie de Notre-Dame est une vie cachée avec le Christ, puisqu'elle ne l'a pas quitté, sauf pendant les trois jours où, volontairement, Jésus échappa à ses soins. Vie cachée en Dieu, puisque Jésus fut l'objet constant de ses pensées, de ses affections. Dans l'humble maison de Nazareth, Marie demeure inconnue, ignorée, elle vit avec Jésus et en lui, par l'esprit, le cœur, ses actions. Elle applique son intelligence à la méditation de ce sujet inépuisable : Dieu fait homme. Marie s'efforce de toujours aimer davantage, d'imiter Jésus jusque dans les moindres traits.

Telle fut dans sa simplicité, mais aussi dans sa sublimité, la vie de la T. S. Vierge à Nazareth. Après cette méditation sur la vie cachée de Notre-Dame, nous comprendrons mieux pourquoi la Sainte Ecriture lui applique ces paroles : « Toute la gloire et toute la beauté de la fille du Roi est au dedans d'elle-même » et cette autre vérité rappelée fréquemment par les maîtres de la vie spirituelle, à savoir que la sainteté ne consiste pas dans des actions éclatantes, mais dans la perfection avec laquelle nous faisons les plus ordinaires, les plus communes de nos actions.

I. — *Marie étudie Jésus*

Durant les années où elle vécut avec son divin Fils à Nazareth, la T. S. Vierge s'appliqua à l'étudier. Cet enfant qu'elle avait conçu par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit et qu'elle avait enfanté sans cesser d'être vierge, cet enfant qu'elle avait entendu proclamer par les anges le Fils du Très-Haut et le Roi dont le règne, à l'opposé de celui des rois de la terre, ne cessera point, qu'elle avait déposé dans la crèche et adoré avec les bergers et les mages d'Orient, elle savait qu'il était le Verbe fait chair, le Fils de Dieu fait homme.

Tout en lui prodiguant les soins qu'une mère très tendre prodigue à son enfant, tout en l'entourant de l'affection, de l'amour si nécessaire aux tout-petits, la T. S. Vierge n'oubliait pas que Jésus était le Tout-Puissant, l'Eternel ; aussi elle l'adorait intérieurement, abîmée, comme le seront plus tard les saints devant la petite hostie blanche dans laquelle se cache leur Dieu. Elle adorait Jésus sous le voile de son humanité comme le prêtre à la messe s'agenouille devant ce qui tout à l'heure n'était que du pain et maintenant est devenu par la consécration le corps de son Seigneur. Comment dans cette muette adoration ces mots ne lui seraient pas revenus en mémoire : « *Vere tu es Deus absconditus*. Vraiment vous êtes un Dieu caché. »

Les artistes ont aimé cette attitude adoratrice de la T. S. Vierge devant Jésus. Ils en ont fait le thème de leurs tableaux, de leurs sculptures. Thème à la vérité fécond. L'un d'eux a représenté l'Enfant Jésus couché sur une natte et Marie à genoux, les mains jointes, le regard fixé sur lui. Un autre nous fait pénétrer dans la sainte demeure de Nazareth à l'heure de la prière du soir. Une petite lumière répand sa clarté dans les ténèbres envahissantes. Debout, Jésus prie et son ombre se projette sur les murs en forme de croix. Marie a vu l'instrument douloureux du plus infamant des supplices et une tristesse se peint sur son visage. Dans le prolongement de la crèche, de Nazareth, la croix sanglante apparaît. Jésus n'est pas qu'un Dieu caché, il est aussi un Dieu sauveur. A ce Dieu sauveur Marie doit, elle le sait, le privilège de son immaculée conception, elle devra aussi être associée dans la douleur.

A mesure que Jésus grandit et, selon l'expression même de l'Evangéliste, croît en âge, en sagesse et en grâce, c'est-à-dire manifeste des vertus, une perfection en rapport avec le développement de sa nature humaine, l'étude qu'en fait Marie va croissant et s'approfondit davantage. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, la ravit d'admiration. C'est encore l'Evangile qui le remarque : « Le père et la mère de l'Enfant étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. » (Luc, II, 33). Et Marie, en particulier, ne laissait aucun détail, aucune parole tomber dans l'oubli, mais « conservait toutes ces choses dans son cœur. » Et quand l'Evangéliste dit de Jésus qu'il « progressait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (Luc, II, 52), sa mère était du nombre de ceux qui contemplaient avec admiration les progrès, la croissance de l'Enfant divin.

Et comment dès lors ne pas penser qu'elle fut tout yeux pour contempler ce Dieu obéissant : « *factus est obediens,* » obéissant à elle-même et à Joseph, ce Verbe créateur maniant la scie et le rabot, ce Roi du monde gagnant son pain à la sueur de son front, ce Fils de l'Eternel passant pour un ouvrier et le fils d'un ouvrier ! Comment ne pas penser que la T. S. Vierge fut tout oreilles pour écouter les paroles de Jésus ! Il avait étonné les docteurs par la sagesse de ses réponses à douze ans. Dans l'intimité des conversations de Nazareth, Marie écoutait cette voix si simple et pourtant si mystérieuse. Quand on songe que cette révélation de Jésus à Marie s'est faite durant de longues années, on comprend qu'elle ait acquis de son Fils une connaissance plus intime, plus parfaite que celle des plus grands saints.

II. — *Marie aime Jésus*

Cette connaissance n'était pas infructueuse en Marie, comme elle l'est parfois chez certains esprits. Ils savent et en demeurent là. Marie savait et cette science s'épanouissait, fructifiait dans un amour de plus en plus profond. En Jésus Marie aimait son Dieu, elle aimait son fils. En sorte que la grâce et la nature se fondaient, se fusionnaient, pour ainsi dire, en un seul et incomparable amour. Son amour maternel acquérait une délicatesse et une pureté particulières de ce fait qu'elle était vierge tout en étant mère. Personne, si ce n'est le Très-Haut, ne pouvait revendiquer sur Jésus le titre et l'affection que donne la paternité.

Quant à l'amour surnaturel de la T. S. Vierge pour Jésus, il suffit de se souvenir qu'elle avait été saluée par l'ange « *plena gratia.* » Elle était donc embrasée des flammes ardentes du St-Esprit, que la liturgie appelle avec raison un feu brûlant.

Comment la T. S. Vierge n'eût-elle pas aimé Jésus, quand nous-mêmes nous sommes attirés, séduits par lui ? Il est, en effet, des personnes qui rayonnent autour d'elles un charme mystérieux. On a l'impression qu'un être supérieur se cache sous l'enveloppe corporelle et la transfigure. De la petite Thérèse de Lisieux une dame affirmait : « Qu'a donc cette enfant ? On en voit d'aussi jolies, mais ce n'est pas de cette beauté-là, cette petite Thérèse a du ciel dans les yeux. » La beauté de Jésus était de cet ordre-là : beauté supérieure, transcendante.

L'Evangile fait remarquer qu'un charme spécial s'exhalait de toute la personne de Jésus. Un matin qu'il passait près du Jourdain, Jean-Baptiste désigna le Sauveur à deux de ses disciples par ces simples mots : « *Ecce Agnus Dei*... Voici l'Agneau de Dieu. » Les jeunes hommes regardèrent l'inconnu s'éloigner. Il y avait je ne sais quoi dans ce visage qui les subjugua, ils se mirent à suivre. Jésus, se retournant, leur dit : « Que voulez-vous ? — Maître, où demeurez-vous ? Car nous voudrions nous entretenir avec vous. » Jusqu'à la nuit ils conversèrent avec Jésus, et quand ils partirent, ils étaient décidés à revenir près de lui.

A travers les pages de l'Evangile, Jésus rayonne encore sur les âmes et les attire ainsi que les deux disciples de Jean. Comment ne pas aimer le Sauveur, alors qu'il nous y apparaît si bon, si compatissant ? Aucune misère physique qui lui soit indifférente. Il ne peut résister à des cris de détresse comme ceux-ci : « Seigneur, faites que je voie ! » Alors les mains divines se posent sur les yeux éteints et leur rendent la vue. « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! » Aussitôt la chair purulente du lépreux devient saine.

Sa compassion est plus grande pour les détresses de l'âme, la douleur qui ravage les plus chères affections. Jaïre n'en peut croire ses yeux quand le Maître lui rend vivante la fille qu'il pleurait. Le fils de la veuve de Naïm consolera l'abandon de sa vieille mère. Mort, Jésus le ressuscite. Deux sœurs sanglotent près d'un tombeau. Jésus, remué lui-même, pleure l'ami défunt et rend la joie à Marthe et Marie en faisant sortir Lazare de son tombeau. Nos cœurs pourraient-ils ne pas être émus par ces récits et ceux, plus touchants encore, de la bonté du Maître pour les créatures les plus méprisables, les plus déchues ? Son pardon descend sur la Samaritaine, redonne à la pécheresse de Magdala une âme nouvelle, une âme de repentie.

Cette connaissance du Sauveur fait naître l'amour dans les cœurs chrétiens, un amour si généreux parfois qu'il étonne un monde superficiel et qui ne comprend pas cette mystérieuse attirance de Jésus. Mais combien Marie la sentait ! Quand on songe que ces deux âmes s'étaient pénétrées l'une l'autre pendant trente ans, que l'une était celle d'un Dieu et l'autre celle de sa mère, pouvons-nous calculer la force et la puissance de l'amour qui en est résulté ? Bornons-nous à dire avec les saints Docteurs que Marie avait mérité cet heureux privilège d'aimer Jésus sans interruption par un acte unique et continu, que le sommeil même n'endormait pas le sentiment de cet amour et que, comme le dit S. Bernardin de Sienne, « tandis que son corps prenait un léger repos nécessaire pour réparer ses forces, son âme se tournait librement et affectueusement vers Jésus, réalisant ainsi ces paroles de l'épouse des Cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille. »

III. — *Marie imite Jésus*

Contemplons maintenant la T. S. Vierge s'étudiant à imiter Jésus dans ses œuvres, afin d'en reproduire l'image en elle-même. Marie est la première des prédestinées. Il était impossible qu'il en fût autrement. Or, d'après S. Paul, quelle est la marque certaine, le signe infaillible de la prédestination ? La ressemblance avec le Sauveur : « Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères. » (Rom., VIII, 29). Nous pouvons conclure que Marie n'avait d'autre but, d'autre désir, d'autre ambition que de retracer en elle la perfection de son divin Fils. Un jour qu'elle était apparue à sainte Brigitte, la T. S. Vierge lui apprit qu'elle s'était efforcée de reproduire en elle-même, dans sa vie, celle de Jésus. Appliquons-nous, nous aussi, à imiter Jésus et pour cela à le mieux connaître d'abord.

Où apprendre à connaître mieux Notre-Seigneur que dans la lecture de l'Evangile, de ce petit livre que trop de fidèles ignorent, qu'ils délaissent pour aller s'abreuver à des sources moins pures ? On apprend encore à connaître Jésus dans l'oraison, c'est-à-dire en repassant, comme Marie, dans le silence et le recueillement de son âme, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert. N'arguez pas que vous ignorez l'art de méditer. Cet art peut, comme tout autre, s'apprendre, c'est en méditant qu'on apprend à méditer. Quand la sainte visitandine de Paray, Marguerite-Marie, demanda à la maîtresse des novices de lui apprendre à faire oraison, celle-ci de lui répondre : « Allez, mettez-vous devant Dieu, comme une toile devant un peintre. » Faire oraison, c'est s'agenouiller devant Dieu, en sa présence, le contempler, laisser sa sainte image se dessiner devant nos yeux, s'imprimer dans notre intelligence. Sainte Thérèse d'Avila ne demandait qu'un quart d'heure de réflexion aux pieds du Sauveur pour assurer la transformation d'une âme. Mais ne le ferait-on que cinq minutes, cette transformation s'opérerait déjà.

L'heureux résultat de cette connaissance plus parfaite sera un amour de Dieu plus profond. « Plus j'avance, disait sainte Marguerite-Marie, plus je vois qu'une vie sans l'amour de Jésus est la dernière de toutes les misères. Aussi pour aller à Jésus, s'il me fallait marcher sur un chemin de flamme et les pieds nus, il me semble que cette peine ne me serait rien. » Entendons ici un véritable amour : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père. »

Aimer, c'est donc faire la volonté de Dieu, volonté qui nous est manifestée, non seulement par les commandements de Dieu et de l'Eglise, mais encore par la situation qui est la nôtre. Aimer, c'est être fidèle à son devoir d'état. De cette soumission à la volonté divine, marque de l'amour, Jésus nous a donné de multiples preuves. A Gethsémani, sa prière est un acte d'obéissance : « Que votre volonté se fasse et non la mienne. » Comme la plus grande marque d'amour est celle du sacrifice total, du sacrifice de sa vie, Jésus donnera au Père céleste ce suprême témoignage d'amour, ainsi qu'à nous.

* *

Telles sont, m. f., quelques-unes des pieuses réflexions que nous suggère la vie cachée de la T. S. Vierge. Aimons à nous rendre à Nazareth, à y contempler Jésus et Marie, à les imiter, afin nous aussi de recevoir au ciel la récompense de l'amour qui se sera allumé à ce foyer brûlant. Ainsi soit-il.

XXII

LES NOCES DE CANA

Mes frères,

Nazareth était une préparation. Quant vint l'heure marquée par son Père, Jésus se fit baptiser dans le Jourdain et se retira ensuite dans la solitude du désert. Eclairer les intelligences, arracher les âmes à la servitude du démon, révéler aux hommes la paternité de Dieu, telle allait être désormais la mission du Sauveur. Il y consacra les trois dernières années de sa vie.

L'Evangile n'a rien dit de la scène d'adieu qui préluda à la vie publique de Jésus. Sa sainte mère était trop oublieuse d'elle-même, trop immolée à Dieu et aux âmes, pour redire autre chose, en ce douloureux départ, que l'*Ecce ancilla Domini* de l'Annonciation. Après une dernière étreinte, Jésus s'en alla, le cœur meurtri, mais tout entier aux ordres de Dieu. Dans la maison de Nazareth, Marie resta seule. Cependant une rencontre avec son Fils devait lui être ménagée bientôt, à l'occasion des noces de Cana.

I

Cet épisode est le sujet d'un tableau de Véronèse, que vous connaissez peut-être. Une salle ornée de

riches tentures. Autour d'une table somptueusement servie les invités. Non loin des jeunes époux, Marie, en habits de fête, semble adresser une prière à son Fils placé à côté d'elle. Le divin visage rayonne d'une paix, d'une grandeur remarquable. C'est ainsi que l'artiste a imaginé les noces de Cana auxquelles la T. S. Vierge assistait en compagnie de Jésus.

Marie prend part à la joie de tous, s'occupant avec une exquise bonté et une délicate charité du bien-être des convives. La première, elle se rend compte que le vin va manquer. Et, chose surprenante, bien que l'heure de la manifestation de son Fils ne soit pas encore venue, elle obtient de lui par ses prières un miracle, le premier, et ceci non pour soulager une détresse poignante, guérir un aveugle ou un boiteux, mais pour que les jeunes mariés n'aient pas à rougir de leur pauvreté devant leurs hôtes.

Pourquoi l'Evangile, si sobre de détails, qui a passé sous silence tant d'actions du Maître, tant d'épisodes de la vie de Jésus et de sa mère, a-t-il relaté leur présence aux noces de Cana ? De toute évidence, il y a dans ce fait quelque mystère et quelque leçon pour le chrétien. Jésus et Marie se rendirent aux noces de Cana afin de réfuter par avance certains hérétiques qui n'ont eu pour le mariage, institution sainte et divine, que de la réprobation et du mépris. Marie était là pour nous apprendre qu'il est des réjouissances honnêtes et permises, qui entretiennent l'union des cœurs et la charité entre parents et amis. Elle était là, enfin, pour apprendre aux chrétiens qui vivent dans le monde à sanctifier leurs divertissements et leurs plaisirs.

Je voudrais, m. f., vous mettre en garde contre un préjugé absurde et trop répandu, à savoir que les personnes faisant profession de piété dans le monde, se condamnent à rester toute leur vie privées de joie et de bonheur. On les plaint comme des victimes de la superstition et du fanatisme. On s'imagine que la religion défend d'être aimable et gai. On dit et on répète dans un certain monde que la piété rend les idées étroites, dessèche le cœur et rend insensible aux plus légitimes sentiments. De là vient que des âmes auxquelles le Maître fait des avances, qu'il appelle à une vie plus parfaite, résistent aux invites de la grâce. Elles ont peur. Elles ont peur de la piété, comme d'un fardeau trop lourd. Elles ont peur de Jésus, comme s'il était un tyran prêt à enchaîner leur liberté, comme si de le servir assombrirait leur vie, étoufferait leur cœur et les priverait de toute joie et de toute consolation.

Sans doute, la religion défend à ses enfants tout ce qui, dans leurs divertissements, serait contraire à la décence et à la gravité chrétienne. Les fêtes du monde n'engendrent que le désordre de l'imagination et des sens, ces plaisirs criminels où tout est mis en jeu pour allumer les flammes des désirs mauvais. Impossible de servir deux maîtres : Dieu et le démon. Impossible de mener une vie mondaine et une vie chrétienne en même temps. Il faut choisir. Mais Dieu ne veut pas pour autant que ceux qui le servent passent leurs jours dans la tristesse et le chagrin. Il remplace lui-même les plaisirs coupables par d'autres joies qui, à l'encontre des faux plaisirs des sens, ne laissent pas l'âme vide et triste. Entendez l'apôtre S. Paul : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, » recommande-t-il (Philip., IV, 4).

II

On comprend que les religions anciennes aient été désolantes. L'homme avait tellement conscience de sa faiblesse et des séductions du mal qu'il éprouvait en face de la divinité une espèce de terreur, terreur des Juifs suppliant Moïse de parler lui-même avec Dieu en leur place, terreur utilisée aussi par Dieu pour tenir ployées sous le joug de la loi ces têtes dures, ces cœurs pesants. La venue de Jésus a mis fin à ces frayeurs de l'homme en face de Dieu. Le sang du Christ donne aux âmes la pureté qu'il faut pour paraître devant le Très-Haut. Le Sauveur a de plus révélé aux hommes un aspect touchant de la divinité. Il leur a appris à regarder le Tout-Puissant comme un Père.

Le christianisme toutefois n'a pas rompu totalement avec la religion mosaïque. Il a fait sienne la littérature inspirée des prophètes et des voyants d'Israël. Il utilise, à côté de la prière évangélique, confiante et filiale, telle le *Magnificat*, le *Miserere* du repentir et de la crainte de Dieu. Dans le sens du christianisme se trouve, à côté de l'esprit nouveau, une persistance de l'esprit ancien.

Le tempérament y joue son rôle aussi. Alors que les uns se désolent et gémissent à longueur d'année, d'autres au contraire sont portés à voir le côté réconfortant des choses. Ainsi Tertullien envisagera Dieu de préférence comme le juge souverain, et l'homme comme son serviteur. Clément d'Alexandrie vantera surtout la bonté paternelle du Très-Haut : « Dieu, écrit-il, aime plus que toute autre créature l'homme... son plus bel ouvrage... Comme les pères et les mères regardent avec une joie profonde leurs enfants... ainsi les regards du Père céleste s'abaissent sur ses fils. Il les aime, les soutient, les protège et les appelle tendrement ses petits enfants. »

De l'antiquité chrétienne, ce double courant a traversé le Moyen Age. De notre temps encore les uns voient dans la religion plutôt son aspect austère, les autres l'aspect joyeux. Dans une même prière, il arrive que les deux sentiments de joie et de tristesse se succèdent : ainsi dans l'*Ave Maria*, c'est d'abord la salutation joyeuse de Gabriel et d'Elisabeth, puis le rappel à la Mère de Dieu de notre misérable condition de pécheurs.

Les gestes qui accompagnent la prière sont empreints du même double esprit. Les premiers chrétiens priaient d'un geste large, les bras ouverts, ainsi encore le prêtre durant le saint sacrifice de la messe. Mais notre geste familier, le geste des mains jointes, est celui du vassal faisant sa profession de fidélité à son suzerain, un geste de serviteur à l'égard de son maître. Les sentiments de crainte et d'amour peuvent d'ailleurs être utilisés successivement avec profit. Aux méditations nécessaires de la mort et du jugement, dont le but est d'inspirer la terreur du mal redoutable entre tous : le péché, il convient que succède la pensée du ciel et des divines récompenses dans l'au-delà, afin que l'âme ne se décourage pas.

Les générations chrétiennes qui nous ont précédés n'ont-elles pas fait l'expérience des maux qui suivent la rupture d'un sage équilibre entre la crainte et la joie ? Pour n'avoir retenu que la crainte, les Jansénistes ont nui à des foules d'âmes et causé leur damnation. Au lieu de se repentir comme Pierre en protestant de son amour : « Seigneur, vous savez

bien que je vous aime, » égarés par le jansénisme, les chrétiens, oubliant la parabole de la brebis perdue, du fils prodigue, s'en allaient répétant, comme Judas, le seul « *peccavi,* j'ai péché » et sombraient dans le désespoir.

Maintenir l'équilibre entre la crainte et la joie est une nécessité ; la crainte établira l'âme dans l'humilité, la joie s'épanouira en amour de Dieu.

III

L'humilité est une vertu chrétienne. Elle repose sur une double connaissance : celle de Dieu, de sa grandeur, de sa sainteté, et la connaissance de nous-mêmes, de nos misères, de notre petitesse, de notre néant. Tout ce qui est bon en nous vient de Dieu ; le mal, le péché, voilà notre lot. « Tous mes péchés, toutes mes fautes sont mon fait propre. Tout ce que je peux valoir, écrivait S. Augustin dans ses *Confessions,* est le don de Dieu. » Pensée que S. Thomas exprimait d'une façon différente : « Toute déficience est de l'homme ; de Dieu sont tous les moyens de salut et toute perfection. » Et l'auteur de l'*Imitation,* dans une prière, de s'écrier : « Souvenez-vous, Seigneur, que je ne suis rien, que je n'ai rien, que je ne puis rien. »

Au sentiment de sa misère profonde l'homme doit ajouter l'abandon à Dieu. Sans lui nous ne pouvons rien : « *Sine me nihil potestis facere.* » Avec lui tout devient possible : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » En face de nos bonnes actions, un cantique d'action de grâces doit monter vers Celui d'où elles procèdent, et comme le dit sainte Thérèse d'Avila : « Tout le bien que nous faisons ne vient pas de nous, mais de la terre où est planté l'arbre de notre âme, du soleil qui donne la chaleur à nos œuvres. » C'est ce que fit la T. S. Vierge au jour de la Visitation. Etonnée des grâces exceptionnelles que Marie avait reçues et de l'humilité de la petite servante du Seigneur, Elisabeth ne put s'empêcher de la féliciter. Et elle de répondre par le *Magnificat :* « Mon âme glorifie le Seigneur, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

La véritable humilité, ce sentiment qui nous tient devant Dieu, comme le dit S. Isidore, « *humi acclinis,* prosterné jusqu'à terre, » ne doit pas engendrer la mélancolie et la tristesse, pas plus que ne doit le faire le souvenir de nos péchés.

Misérables, nous le sommes, bien sûr, à des degrés divers, mais nous le sommes tous. Regretter nos fautes, les déplorer devant Dieu est notre devoir. Mais plus encore que le souvenir de nos péchés, celui des miséricordes divines doit nous jeter repentants aux pieds de Dieu. A l'entrée du Carême, l'Eglise nous redit le conseil de Jésus : « Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin de ne pas laisser voir aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent dans le secret. » (Math., VI, 17-18). Des chrétiens qui croiraient devoir prendre des mines de Carême, montreraient qu'ils n'ont pas pénétré l'esprit du Christ. Nos fautes comme leur expiation, secret entre Dieu et nous. Devant nos frères, nous devons avoir gai visage en tout temps. Et plus nos pénitences sont nombreuses, plus notre joie doit rayonner.

Malheur aux âmes tristes, elles font l'œuvre du démon ! N'avons-nous pas constaté que l'abattement, la mélancolie précèdent souvent nos défaillances ? Laisser envahir son âme par la tristesse, c'est diminuer ses forces de résistance au mal. Aussi le chrétien doit chasser la mélancolie ou la surmonter. Rien au contraire de plus propre à nous aider à accomplir notre devoir que la joie. La joie dilate, enflamme la générosité, pousse à un don plus total de soi. La tristesse, par contre, rétrécit, ouvre la main et le cœur avec parcimonie.

La joie et même certains plaisirs sont indispensables à l'homme, comme l'air aux poumons. Dieu le sait, voilà pourquoi il les sème sur notre chemin. Il place autour de nous des affections tendres : celles de nos parents, de nos frères, le dévouement délicat de nos amis. Sachons cueillir ces joies, comme un don de Dieu, et l'en remercier. Pour nous encore le Très-Haut a fait le monde extérieur très beau, les campagnes renouvelées au printemps, les teintes somptueuses des arbres en automne, les fleurs splendides, afin que par nos yeux la joie monte jusqu'à notre cœur. Religion triste, la religion de Jésus, allons donc !

Il faudrait ignorer au surplus les jouissances supérieures que procure au corps et à l'âme la sainte liturgie.

Pour notre corps, Dieu n'a pas voulu qu'incommodité et gêne. Il l'a organisé de telle sorte qu'il puisse goûter légitimement certains plaisirs. Il a donné à la langue de jouir d'agréables sensations au contact des aliments, et ceci dans le but de stimuler l'homme à prendre la nourriture dont il a besoin pour sa conservation. De même, prévoyant quel courage il faudrait aux époux pour accepter les charges d'une famille, il a voulu leur donner certaines compensations, certains plaisirs légitimes, à condition que soit rempli le but qui les rend licites, car, hélas ! l'homme a bouleversé le plan divin, acceptant le plaisir et renonçant aux charges familiales, aussi le Souverain Pontife Pie XI a-t-il jugé opportun de rappeler à ce sujet l'enseignement précis de Jésus.

* *

Le Seigneur veut que ses fils le servent d'un cœur joyeux, avec un visage gai, portent allègrement leur croix. *Hilarem datorem digit Deus.* Et quand une âme sert Dieu ainsi, de tout son cœur, le Tout-Puissant lui fait don de la paix, qui surpasse tout ce que le monde peut offrir de mieux. Goûtons comme le Seigneur est doux, prenons son joug sur nos épaules et notre vie commencera d'être ici-bas une fête perpétuelle, en attendant celle sans fin de l'autre vie. Ainsi soit-il.

XXIII

DURANT LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS

Mes frères,

Nous aimerions savoir ce que fit la T. S. Vierge durant les trois années à peine que dura la vie publique de son Fils. Après les noces de Cana, Marie vint, au moins quelque temps, habiter avec lui Capharnaüm : « Après cela, nous dit S. Jean, il (Jésus) descendit à Capharnaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples. » (Joan., II, 12). Bref séjour, car la fête de Pâques approchait et Jésus se rendit dans la Ville sainte, où une action d'éclat marquait sa visite au Temple. Il en chassait les vendeurs qui le souillaient au grand scandale des Juifs

pieux. Là il gagnait aussi des disciples, tel Nicodème, qui vint trouver Jésus de nuit, afin d'être à loisir renseigné sur la doctrine du jeune Rabbi.

Plus tard, nous voyons le Maître rendre visite à ses compatriotes et prendre la parole dans la synagogue un jour de sabbat. La page lue ce jour-là était d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint, il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé... » La lecture achevée, Jésus rendit le livre au serviteur de la Synagogue et s'assit. Du texte il fit un commentaire. Les paroles du prophète avaient été dites de lui ; de lui, le fils du charpentier, que l'on n'avait point vu fréquenter les maîtres d'Israël ; de lui, qui avait passé sa jeunesse parmi eux. Incrédules, les compatriotes de Jésus le mirent en demeure de prouver ses affirmations par des miracles, comme ceux qu'il avait opérés, disait-on, à Capharnaüm... Et le Maître de rappeler la conduite des Juifs à l'égard d'Elie et d'Elisée, alors que des païens les avaient accueillis.

L'allusion était transparente et l'orage éclata. Les Nazaréens se levèrent en tumulte, chassèrent Jésus de la synagogue, le conduisirent hors de la ville, voulant le précipiter du haut d'un rocher. La T. S. Vierge dut assister à l'émeute et repasser en son esprit les paroles de Siméon : « Cet enfant est au monde... pour être en butte à la contradiction. » (Luc, II, 34). Mais l'heure du sacrifice n'était pas venue ; Jésus arrêta net les desseins de ses ennemis et tranquille, passant au milieu d'eux, il s'en alla.

Après cet événement, Marie abandonna-t-elle Nazareth pour se fixer à Capharnaüm ? Etait-elle mêlée aux saintes femmes qui suivaient Jésus et l'assistaient de leurs biens ? Entendit-elle son enseignement ou des échos indirects lui en parvinrent-ils ? Nous ne savons pas. En quelques circonstances, elle fut parmi les auditeurs de son Fils, et la parole divine trouvait en elle une terre profonde où germer. Mieux que personne, Marie dut réfléchir sur la merveilleuse économie de la Providence à l'égard des hommes dans le fait de la Révélation.

I

La vie pose des problèmes angoissants. La raison laissée à ses seules forces ne peut les résoudre que par de longs efforts. De ces efforts, la plupart des hommes sont incapables. Dieu y a pourvu en nous faisant connaître tout ce qu'il nous était nécessaire de savoir par la Révélation.

Révéler, c'est manifester une vérité cachée ou inconnue. Suivant que cette manifestation de la vérité est faite par un homme ou par Dieu, elle est humaine ou divine. La Révélation était possible, Dieu pouvait parler aux hommes, leur faire connaître certaines vérités, accessibles ou non à leur raison. Sans doute, le Très-Haut habite le ciel, mais la distance n'était pas pour lui un obstacle. Dieu n'a pas de corps, mais il peut prendre un corps d'emprunt et faire entendre à notre oreille des sons de voix humaine. Il peut encore suggérer directement à notre esprit les vérités qu'il veut nous faire connaître. La Bible nous montre Dieu conversant avec le premier homme dans les jardins de l'Eden. L'intelligence d'Adam s'enrichissait de la sorte, il acquérait des connaissances qu'il devait transmettre à ses descendants. Dieu parle également à Abraham et aux autres patriarches, Isaac, Jacob.

Dieu pouvait parler aux hommes. Il le devait, car la Révélation était nécessaire. On distingue ordinairement deux espèces de nécessité : l'une physique, l'autre morale. Est physiquement nécessaire ce sans quoi une chose serait impossible, comme des yeux pour voir, des pieds pour marcher. Est moralement nécessaire ce sans quoi une chose serait extrêmement difficile.

Quand il s'agit de vérités qui surpassent notre intelligence, par exemple, l'existence du mystère de la T. S. Trinité, la révélation est physiquement nécessaire, puisque sans elle nous ne pourrions même pas soupçonner l'existence de ce mystère. Il en va autrement pour des vérités que les plus intelligents parmi les hommes peuvent découvrir, mais que l'humanité dans son ensemble eût ignorées, à cause des difficultés de la recherche. Dans ce cas, nous disons que la Révélation était moralement nécessaire. — Car la perfection d'une religion n'est pas en raison directe de la civilisation. On a remarqué souvent chez les sauvages des notions beaucoup plus exactes et plus pures sur la divinité, ou les obligations de l'homme envers elle, que chez des peuples plus civilisés. Ainsi les Romains et les Grecs étaient de toutes les nations les plus civilisées. Ces peuples prêtaient à leurs dieux les mêmes passions qu'aux hommes. Le culte était souillé chez eux de turpitudes à faire rougir. Et que dire d'une morale qui admettait que les deux tiers des habitants fussent traités en bêtes de somme ? Que dire d'une morale qui tolérait que des esclaves devenus vieux pussent être tués à coups de bâtons ? »

Sans doute, les Romains ou les Grecs instruits regardaient la mythologie comme un recueil de légendes et possédaient sur la divinité des idées plus justes que la foule. Toutefois il est à remarquer qu'ils n'ont pu formuler sur Dieu, la Providence, l'origine du monde, les relations entre l'homme et la divinité, un corps de doctrine sûr. S. Paul vitupère les païens de ce qu'ils n'ont pas su connaître par les œuvres de Dieu leurs devoirs envers lui : « Ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces. » (Rom., I, 21).

Si les plus intelligents ont mêlé l'erreur à la vérité, s'il n'est pas d'absurdité que tel de leur philosophe n'ait soutenue, en quelle situation misérable ne devait pas se trouver le peuple ! Même s'ils l'avaient pu, les païens instruits se seraient bien gardés de l'éclairer. Dans leur orgueil, ils le méprisaient trop. « Si j'avais les mains pleines de vérités, a dit quelqu'un, je me garderais bien de les ouvrir. » Et un autre : « Je méprise trop les hommes pour leur faire du bien. » Sans l'intervention de Dieu, une partie considérable de l'humanité fût demeurée dans l'erreur.

II

La Révélation a été progressive. La vérité est à l'intelligence ce que la lumière est à l'œil. Trop de lumière éblouit. La vérité jetée sans discernement eût accablé l'esprit humain. Nous n'avons rien à apprendre sur ce point à la Sagesse divine ; elle a agi avec les hommes comme les professeurs avec leurs élèves, leur enseignant d'abord des vérités plus faciles, puis plus difficiles, graduant les difficultés.

Aussi la Révélation mosaïque marque-t-elle un progrès sur la Révélation primitive. Plus tard, le dépôt de la Révélation fut confié au peuple juif.